

71 43
FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1928

THÈSE

N° 318

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

André-Georges VILLETTE

Né à Précy-sur-Oise (Oise) le 6 juillet 1894

LE CHARLATANISME

AU XVIII^e SIÈCLE

GUILBERT DE PRÉVAL

ET L'EAU FONDANTE

ANTIVÉNÉRIENNE

Président : M. MÉNÉTRIER, professeur

PARIS

LIBRAIRIE LE FRANÇOIS

91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1928

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1928

THÈSE

N^o

318

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

André-Georges VILLETTE

Né à Précy-sur-Oise (Oise) le 6 juillet 1894

LE CHARLATANISME

AU XVIII^e SIÈCLE

GUILBERT DE PRÉVAL

ET L'EAU FONDANTE

ANTIVÉNÉRIENNE

Président : M. MÉNÉTRIER, professeur

PARIS

LIBRAIRIE LE FRANÇOIS

91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1928

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

A TITRE PERMANENT

MM.	
ALGLAVE	Clinique chirurgicale.
AUVRAY . .	Clinique chirurgicale.
CHEVASSU	Clinique chirurgicale.
GOUGEROT. .	Clinique médicale.
LAIGNEL-LAVASTINE	Clinique médicale.
LE LORIER. .	Clinique obstétricale.

MM.	
LEREBoullet.	Clinique médicale infantile.
LERI	Clinique médicale.
MOCQUOT . .	Clinique chirurgicale.
PROUST . . .	Clinique chirurgicale.
SCHWARTZ .	Clinique chirurgicale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, agrégé.	} Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes
FREY.	
CHAILLEY-BERT.	
LEDOUX-LEBARD	
	Stomatologie.
	Education physique.
	Radiologie clinique.

Par délibération en date du 9 décembre 1798. l'Ecole a arrêté que les opinions, émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON REGRETTÉ MAÎTRE

LE PROFESSEUR GILBERT

Professeur à la Faculté
Médecin de l'Hôtel-Dieu
Membre de l'Académie de Médecine.

A MES MAÎTRES DANS LES HÔPITAUX

M. LE PROFESSEUR MARFAN

M. LE PROFESSEUR SÉBILEAU

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ PAUL MATHIEU

M. LE DOCTEUR DUJARIER

Chirurgien des hôpitaux

M. LE DOCTEUR DEVRAIGNE

Accoucheur des hôpitaux

M. LE DOCTEUR FAURE-BEAULIEU

Médecin des hôpitaux

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE

A MON PÈRE

A MA FAMILLE

A MES AMIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR MÉNÉTRIER

Professeur d'histoire de la Médecine
à la Faculté de Médecine
Médecin honoraire de l'hôtel-Dieu
Membre de l'Académie de Médecine

*Qui a bien voulu accepter la
présidence de notre thèse. Hom-
mage de notre respectueuse gra-
titude.*



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA40152015_0133

LE CHARLATANISME
AU XVIII^e SIÈCLE

GUILBERT DE PRÉVAL
ET L'EAU FONDANTE
ANTIVÉNÉRIENNE

INTRODUCTION

Guilbert de Préval eut mérité de figurer dans la galerie des dédaignés du XVIII^e siècle que Monselet s'est plu à faire revivre.

Intelligent, actif, arriviste endiable, lancé dans la haute société comme dans celle de la basse galanterie, assez tenace pour lutter des années durant contre la Faculté coalisée, assez audacieux pour expérimenter sur lui-même un remède qu'il prétendait efficace, Guilbert de Préval, à cent cinquante ans de distance, paraît avoir été un peu mieux que le simple charlatan dénoncé et poursuivi par la Faculté. Il ne fut ni meilleur ni pire que beaucoup de ses contemporains et il reste par excellence le type du charlatan tel que l'a connu le XVIII^e siècle.

C'est pourquoi il nous a semblé intéressant, tout

en retraçant, après d'autres, ses démêlés avec la Faculté de dire aussi ce que l'on sait de sa vie, de rappeler ses amitiés.

Elles furent assez fidèles pour que l'homme qui sut les susciter mérite quelques pages de biographie; les avatars de l'*Eau fondante antivénérienne* constituent d'autre part une page de l'histoire des remèdes secrets qui peut prendre place dans la « petite histoire » de la médecine au xviii^e siècle (*).

* Afin de ne pas alourdir le texte, les indications bibliographiques ont été groupées à la fin de ce travail.

CHAPITRE PREMIER

LES DÉBUTS DE GUILBERT DE PRÉVAL

On ne sait rien sur les origines de Guilbert de Préval ; ses amis (1) le font naître dans la région de Caen vers 1725. C'est dans cette dernière ville qu'il fut reçu licencié en médecine en 1746 (1). Il eut alors des succès dans la pratique qui flattèrent son amour-propre.

Désireux de connaître les grands maîtres, il vint à Paris ; il se remit sur les bancs de l'école, fit des cours d'anatomie et passa l'acte de vesperie le 26 octobre 1753 (*), comme en témoigne le document suivant (2) :

Pro vesperis

M. Claudii-Thomae-Guillelmi

Guilbert de Préval

Licentiati medici

in scholis medicorum

Die veneris XXVI, mensis octobris, anno Domini MDCCLIII

hora ipsa medecina matutina

M. Michaële Procope Couteaux,

Doctore Medico, Praeside

An sterilitatis causa { Mari vel femina
Solidorum vel fluidorum } tribuenda
vitio

* Et non 1759, comme le dit l'*Espion Anglois*.

Ainsi orienté vers les maladies des femmes, nanti d'un nom qui pouvait lui ouvrir les boudoirs les plus élégants, possesseur d'une fortune au-dessus du commun (1), Guilbert de Préval vint s'installer (3) rue des Deux Portes Saint-Sauveur (*), dans le quartier Saint-Denis. La proximité des Halles, des Boucheries, de la Prévoté, de la Bourse, du Palais-Royal, du Parlement en faisaient alors un des quartiers les plus populeux et les plus fréquentés de Paris.

De Préval, qui suivit peut-être les conseils de l'*Ouvrage de Penélope* (4) y connut le succès. Il fut vite le médecin à la mode, soignant les grandes dames et ne dédaignant point les soubrettes qui pouvaient lui servir d'introductrices.

Dans un factum (5) rédigé pour sa défense, il a prétendu que son désir d'être utile à l'humanité lui avait fait porter son attention « sur cette redoutable maladie, qui du fond de l'Amérique est venue comme un torrent en Europe, répandre sur toute l'espèce humaine la désolation, le ravage et l'horreur ».

On peut douter des intentions altruistes de Guilbert de Préval, mais on ne saurait nier que, s'étant intéressé à l'étude du mal napolitain, il n'ait fait quelques remarques judicieuses. Il note en effet à propos de cette maladie :

« Qu'un enfant à la mamelle et souvent même

* Aujourd'hui rue Dussoub.

avant d'avoir vu le jour, pouvait avoir le malheur d'en être infecté, que la nourrice peut le gagner de l'enfant qu'elle allaite... ; que cette affreuse contagion s'introduit par toutes les voies qui communiquent au sang ;... que de cette cruelle maladie, soit dans ses commencements, soit dans ses progrès, il ne manque jamais de résulter une altération considérable dans toutes les humeurs. »

Charlatan, Guilbert de Préval le fut ; mais il faut reconnaître qu'il avait quelque connaissance de la maladie qu'il tenta d'exploiter.

Non satisfait d'une clientèle qui devenait de jour en jour plus nombreuse, de Préval ouvrit, comme il était loisible alors à tout docteur régent de le faire, un cours à la Faculté ; ce qui lui permit de s'intituler : professeur de matière médicale en la Faculté de médecine. Le titre avait de l'importance pour un homme qui, suivant l'exemple de beaucoup d'autres, prétendait faire fortune en traitant les malades par un spécifique de sa fabrication.

CHAPITRE II

L'EAU FONDANTE ANTI-VÉNÉRIENNE

C'était en effet l'époque où, comme le dit P. Delaunay (6) « la renommée aux cent voix dispersait aux quatre vents du ciel les réclames les plus tapageuses, les plus alléchantes, et où, sur les promenades, sur les quais, aux portes mêmes des églises on affiche ou l'on crie l'annonce de drogues enviables : gâteaux toniques, mercuriels, dragées, sirops, elixirs, ratafiats, tablettes, chocolats antivénériens sans compter les emplâtres spécifiques et les « caleçons antivénériens » de Lefebvre de Saint-Ildefout ».

Toutes ces médications, ajoute P. Delaunay étaient « douces, aimables, faciles » et, joignant l'utile à l'agréable, étaient fort prisées des filles du monde et des danseuses de l'Opéra ; les vendeuses d'amour pouvaient se traiter à l'insu des vieux fermiers généraux qui les couvraient de bijoux.

Guilbert de Préval, comme d'autres médecins de la Faculté, voulut avoir son remède à lui. Il lança l'*Eau fondante antivénérienne* encore appelée *Eau de salubrité*.

A l'en croire, cette Eau lui aurait coûté des années d'études et de recherches ; il est plus logique de

penser que de Préal se contenta d'utiliser, sous une forme spéciale, le grand remède employé alors : le mercure. De Horne et l'Abbé Tessier, qui d'ailleurs en firent plus tard l'analyse, n'y trouvèrent que ce métal avec un peu d'eau de chaux.

En tout cas le remède était annoncé comme souverain dans la vérole, et..., dans toutes les maladies.

« Aucune maladie, lit-on dans l'*Espion Anglois* (1), provenant de l'épaississement de la limphe et de l'acrimonie des humeurs, n'y résiste.

Les humeurs froides ou scrofuleuses, les dartres, les glandes engorgées, les tumeurs lymphatiques, les goitres, les exostoses, qui étaient regardées comme des accidents incurables, se fondent sous ce précieux remède, et ne laissent aucune trace.

Son effet n'est point local, il attaque le mal avec le même empire dans tous les lieux et partout où il se trouve provenir des mêmes causes.

Les Indes, l'Amérique, la Martinique, jouissent aujourd'hui de ses admirables effets : il fait disparaître, comme par miracle, le pian, le scorbut...

... Mais ce qui étonne le plus et ce que le physicien ne peut encore comprendre, ce remède est tellement antipathique du mal, qu'il l'indique : il change de couleur, il se trouble ; de limpide qu'il est, il devient épais, blanchâtre, laiteux à la seule approche du virus, et il est nuancé en proportion de ses degrés ; c'est un fanal pour le voyageur dans la

nuit obscure, qui lui montre le danger ; il en est préservé s'il n'a pas perdu la raison. »

Ne rions pas trop à l'annonce de ce remède qui prévenait, jugulait toutes les maladies. La caractéristique du remède secret a toujours été d'être présenté comme guérissant tout, et, en l'an 1728, on pourrait citer des spécialités, lancées à grand renfort de réclame, qui ont plus d'une ressemblance avec l'*Eau fondante*

Cette Eau se vendait un louis d'or (7) le flacon, s'employait par gouttes et était réservée à l'usage externe.

Tout en la recommandant comme convenant à toutes les maladies, Guilbert de Préval avait eu soin d'en faire valoir surtout les bons effets prophylactiques et curatifs dans la syphilis. Dans une société où les maladies galantes étaient fort répandues, la réclame devait porter ses fruits. L'*Eau fondante* excita vite la curiosité. Le duc des Deux-Ponts fit essayer le remède, avec succès, dit on (1). M. de Sartines s'y intéressa et demanda des expériences.

C'est alors que Guilbert de Préval proposa de les faire sur lui-même. Au début de mai 1771, dans la maison de M. de Saint-Laurent, rue Popincourt, en présence de M. le duc de Chartres et de M. le Prince de Condé.

De Préval « se fit présenter une fille publique la plus hideusement affectée du mal immonde, et s'étant, comme les anciens lutteurs, frotté de son huile miraculeuse, il s'est livré à plusieurs reprises aux

actes les plus voluptueux et les plus lascifs que la passion puisse suggérer. Il sortit sain et sauf de ce combat valeureux et a prétendu n'avoir éprouvé depuis aucune suite funeste » (8).

Le mois suivant, il réitéra son expérience devant le chirurgien de M. le Comte de la Marche (9).

Cet Esculape lui avait choisi une fille « gangrenée de la peste vérolique jusque dans la moelle des os. M. Guilbert de Préval se soumit pendant neuf jours à la visite du chirurgien en question qui ne trouva rien et fit son rapport en conséquence à D. A. S (de Sartines) ».

D'autres expériences, « aux dépens de l'Etat » (1) organisées par M. de Sartines eurent lieu l'année suivante, le 18 juin 1772, à Bicêtre. Tronchin, invité par de Préval, s'excusa de ne pouvoir y assister, tout en faisant des vœux pour leur réussite.

Elles paraissaient devoir être favorables au fabricant du spécifique. De Préval, enhardi par ses succès, se mit à faire de la réclame imprimée par affiches et dans les Gazettes. C'est alors que les commissaires, chargés d'examiner les sujets en expériences à Bicêtre, refusèrent de continuer leurs visites.

CHAPITRE III

PREMIERS DÉMÊLÉS AVEC LA FACULTE 1772-1773.

Entre temps la Faculté était intervenue. Gardienne soucieuse de la moralité de ses membres, elle leur interdisait, par un article de ses statuts (6) de vendre, faire vendre, ou recommander aucun remède qui n'ait été approuvé par elle. De Préal, en ne demandant point d'autorisation pour la vente de l'*Eau fondante*, s'était exposé aux foudres de sa juridiction.

Jusque-là, fait remarquer une chronique du temps, « tant que M. de Préal n'a été regardé que comme médecin guérissant avec les moyens de la pratique ordinaire, il a été aimé, chéri dans la Faculté... ; le bruit des succès de son remède a fait changer tout à coup les sentiments d'un certain nombre de Docteurs : *Medicorum invidia et discordia* (1) ».

Tant et si bien, qu'à l'Assemblée de la Faculté, tenue le 29 juillet 1772, trois docteurs régents : Pierre-Louis-Marie Maloët, Hughes Gauthier et Joseph Philipp déposèrent sur le bureau du doyen un prospectus intitulé : *Propriétés générale de l'eau fondante antivénérienne de M. Guilbert de Préal*,

docteur régent et professeur en matière médicale de la Faculté de Médecine de Paris, conseiller, médecin consultant et correspondant de S. M. le Roi de Danemark.

La majorité des membres présents décida de demander à Préval de reconnaître ou de désavouer cet écrit charlatanesque et de publier sa rétractation.

Le 1^{er} août, Préval désavoua l'opuscule, bien que cette affaire ne fut point à l'ordre du jour ; et il rédigea une supplique ainsi conçue :

« Je supplie M. le Doyen de vouloir bien faire toutes les démarches nécessaires pour parvenir à connaître les auteurs d'une annonce qu'on dit avoir couru sous mon nom et que je désavoue très fort. Le 1^{er} août 1772 ».

La Faculté fut convoquée pour en délibérer le 1^{er} août. « Ce jour-là, et nous laissons la parole à P. Delaunay (6), le doyen Le Thieullier donna lecture du prospectus incriminé, du décret du 29 juillet, du billet de Préval, et d'une note de l'Inspecteur de Police, déclarant n'avoir découvert aucun distributeur de la fâcheuse annonce. Préval renouvela son désaveu, mais quelqu'un lui ayant demandé s'il vendait le remède en question et lui reconnaissait les vertus énoncées, il répondit affirmativement. Le doyen, pendant ce temps, prenait dictée de l'interrogatoire, mais l'inculpé refusa de le signer. Alors quatre docteurs, les deux plus anciens de chaque ordre, paraferent le procès-verbal pour en attester

la vérité. On convint d'en discuter sur l'heure, et Préval fut prié de sortir pendant le débat. Maloët, Philipp, Gauthier, rappelèrent les réclames personnelles et scabreuses par lesquelles Préval avait lancé sa drogue, et la Faculté fulmina le décret suivant :

« La Faculté n'ayant jamais eu rien de plus à cœur que de maintenir la pureté de ses membres et d'écarter loin d'eux jusqu'au moindre soupçon d'infamie s'est dans tous les temps occupée avec le plus grand soin à leur inspirer l'éloignement et l'horreur que méritent la conduite perverse et l'imposture des empiriques et des charlatans. Quelle vive douleur n'a-t-elle donc pas éprouvée, en apprenant que M. Guilbert de Préval, l'un de ses membres, ait oublié la dignité et la noblesse de son état, au point de vendre un prétendu remède antivénérien qu'il vantoit avec autant de fausseté que d'impudence comme préservatif, qu'il s'étoit même si fort écarté de l'austérité des mœurs qui convient à un médecin, qu'il n'avoit pas rougi de se prostituer publiquement par une expérience infâme et monstrueuse avec une fille de mauvaise vie pour procurer à son remède plus de réputation et de crédit !

La Faculté a été surtout consternée lorsque par les témoignages de plusieurs de ses membres présents dans ses deux assemblées elle a reconnu que les faits reprochés à M. de Préval n'étoient malheureusement que trop constants, lorsqu'elle a su que ses docteurs n'affirmoient rien qu'ils n'eussent appris

de la bouche de plusieurs grandes personnes illustres et autres dignes de foi et irréprochables.

Forcée par ces considérations, la Faculté a, dans sa première assemblée, malgré la tendresse qu'elle a pour tous ses membres, jugé qu'il ne lui était pas permis de ne pas punir avec sévérité un délit si scandaleux : en conséquence, elle a arrêté que M. Guilbert de Préval seroit rayé du catalogue des docteurs régens, et qu'il fallait, dans cette seconde assemblée, confirmer le décret ci-devant prononcé. »

Le doyen et les deux plus anciens de chaque ordre contresignèrent ce décret et, pour le confirmer, la Faculté fut convoquée à la date du 12 août. Mais le 11 août, Préval obtenait un arrêt sur requête, le recevant appelant de la sentence du 8 et assignant la Faculté à huitaine. Cet arrêt n'interdisant point de délibérer sur le fait, les Docteurs confirmèrent dans leur réunion du 12 les conclusions premières, et six d'entre eux ayant rédigé l'exposé des motifs, l'assemblée l'approuva par la main du doyen et des quatre anciens, en s'ajournant au 14 août pour la troisième et dernière séance.

Ce jour-là, Le Thieullier communiqua un arrêt obtenu par Préval près le Parlement qui « tenant son appel pour bien relevé... fait défense aux Docteurs Régents de la Faculté de Médecine de passer outre et de délibérer sur ce qui concerne le suppliant dans aucune assemblée, soit particulière, soit générale, jusqu'à ce que par la cour, il en ait été autrement ordonné ». Le doyen déclara en outre

avoir été contraint par corps de donner au plaignant copie du décret du 12. La Faculté décida d'en référer à ses avocats, pour se pourvoir contre cette défense, et présenta le 20 requête à cet effet.

Le 2^f août, la Faculté étant réunie pour quelques affaires, Préval se présenta : la délibération fut suspendue, il sortit. Le 26, il revint à la charge et l'assemblée se dispersa devant lui. Le doyen et quelques docteurs allèrent trouver le président du Parlement pour obtenir sur ce point un *modus vivendi* provisoire, et le 29 août 1772, la Cour, « pour assurer la tranquillité et la paix des supplians, et pour le maintien de l'ordre public, sans préjudicier aux dispositions de l'arrêt du 12 août, ordonna que ledit G. de Préval sera tenu de s'abstenir de toute assistance aux assemblées et tous actes publics de la Faculté de Médecine » (6).

Pendant ce temps Préval avait porté le débat devant le public. Tandis que la Faculté lui reprochait de vendre un remède secret et contraire aux bonnes mœurs, il faisait rappeler par ses amis que « beaucoup d'Archevêques et Evêques à Paris » avaient encouragé Fizes à rechercher un spécifique contre les maladies galantes. Et, se posant en persécuté, il faisait dénoncer par les gazettes l'*indivia* qui avait toujours régné à la Faculté :

« Il est certain que ce corps est travaillé plus qu'un autre des convulsions de l'envie; son histoire en offre cent exemples; tous les heureux scrutateurs de la nature, les Blondel, les Courtois, les Deniau

ont été tourmentés. Quels débats indécens des Docteurs n'a-t-on pas vu dans le tribunal même du Parlement, pour faire proscrire le Quinquina, comme ne devant son sortilège qu'aux partisans du diable ; pour faire punir la nouvelle et vraie doctrine sur la circulation du sang et sur les principes des nerfs, comme une hérésie non moins pernicieuse ? La découverte des propriétés et de l'application des minerais, celle de l'antimoine, celle du mercure, n'ont pas moins causé de rumeurs, excité d'orages contre leurs auteurs « plusieurs de ces grands hommes ont été forcés de se soumettre aux jugemens iniques et absurdes rendus contre eux, et de signer qu'ils n'emploieroient plus de remèdes qui leur avoient réussi et sont aujourd'hui l'honneur de la médecine » (1).

La Faculté, piquée au vif, voulait en finir. Ennuyée des lenteurs judiciaires, et malgré le silence de Préval, elle présenta, le 8 mars 1773, une deuxième requête en main-levée des défenses portées par l'arrêt du 8 août 1772. L'autre usa de tous les procédés dilatoires et se justifia dans un libelle accusant le doyen d'avoir fabriqué de toutes pièces le décret du 12 août 1782, sans l'avis de la Faculté ; celle-ci affirma une fois de plus son droit de juridiction et fit imprimer (18-19 novembre 1773) une réplique du doyen aux allégations de Préval.

Pendant trois ans cet appel devait rester ignoré du Parlement,

CHAPITRE IV

LES FRÉQUENTATIONS DE GUILBERT DE PRÉVAL. — LA MAISON DE LA GOURDAN

Le bruit fait autour de ces discussions ne pouvait faire qu'une bonne réclame à Guilbert de Préval qui avait d'autre part des amis dévoués. Par les contemporains nous savons qui fréquentait chez lui. Mercier, Rivarol, l'auteur de *Monsieur Nicolas*, le duc de Gèvres, des membres du corps diplomatique etc., étaient parmi les commensaux des dîners où il réunissait, dit Rétif de la Bretonne, « l'auteuraille, la médicaille, l'intrigaille, l'actriçaille, la charlatanerie de tous les genres » (10).

Ses clients étaient non moins illustres : le duc des Deux Ponts, M. de Sartines s'étaient intéressés à ses expériences ; le roi de Danemarck l'avait autorisé à s'intituler son médecin correspondant et consultant.

Ce qui n'empêchait pas le médecin en vogue de chercher une clientèle plus lucrative.

Renommé comme spécialiste des maladies galantes, les « sérails » d'alors lui confiaient la santé de leurs pensionnaires.

Lorsque la Gourdan, en 1773, quitta la rue Com-

tesse-d'Artois, pour venir installer une maison à l'angle de la rue des Deux-Portes et de la rue Saint-Sauveur, elle fut surtout attirée par la pensée qu'elle aurait près d'elle un médecin dont la collaboration serait précieuse. Elle se l'attacha comme médecin familial (12). En plus des soins qu'il donnait à tout le personnel de la Petite-Comtesse, Guilbert de Préval fournissait à celle-ci une certaine liqueur astringente désignée sous le titre d'*Eau de Pucelle et l'Eau fondante antivénérienne*.

Guilbert de Préval exerçait aussi en secret ses fonctions au faubourg Saint-Jacques dans la *petite maison* que la Gourdan y avait installée. Cette maison était spécialement destinée à l'usage de certaines dames de conditions qui, souvent s'y réunissaient pour y faire secrètement des parties fines, ou simplement pour y procéder à leurs couches.

La Gourdan avait grande confiance dans l'Eau fondante. Lorsqu'elle licencia son personnel en 1775, Pidansat de Mairobert (13) en trouva une multitude de flacons dans le sérail de la rue Saint-Sauveur.

« Mme Gourdan, dit le chroniqueur, s'en servait dans le premier cas d'essayage ; par des injections qu'elle faisait à la courtisane qui se présentait chez elle, elle jugeait bientôt si elle n'était point saine, à des convulsions involontaires que la nymphe éprouvait sur le champ ; que d'autres fois, par une expérience plus sûre encore, elle en donnait en boisson et que dans les vingt-quatre heures les symptômes les plus caractéristiques se développaient sur une beauté

fraîche et qui paraissait jouir de la meilleure santé ; que dans le troisième cas enfin, elle n'avait pas d'autre recette, celle-ci étant la plus commode, la plus courte et la moins dispendieuse ; qu'au moyen de cette utilité variée, elle faisait grand cas de l'inventeur du spécifique, et avait avec lui une intimité très étroite. »

CHAPITRE V

CONTINUATION DU PROCÈS (1773-1774). L'INTERVENTION DE RÉTIF DE LA BRE- TONNE (1774). — CONDAMNATION DE GUILBERT DE PRÉVAL (1777).

On comprend que la Faculté, en présence d'un médecin qui exerçait son art d'une façon aussi commerciale et dans des milieux aussi peu recommandables, n'ait guère tenu à le conserver parmi ses membres. Mais en s'attaquant au fabricant de l'Eau fondante elle avait affaire à forte partie. La lutte fut acharnée et ne dura pas moins de six années.

En novembre 1773, la Faculté, malgré l'opposition qu'elle rencontrait au Parlement, avait affirmé une fois de plus son droit de juridiction. Mais le procès était sorti de l'enceinte de la Faculté et du prétoire. De Préval avait mobilisé ses amis.

Il sollicita l'intervention de Rétif de la Bretonne (14). Toujours atteint de quelque galanterie, à l'affût de toutes les nouvelles scandaleuses, le petit paysan de Sacy ne pouvait être que très fier de mériter l'amitié d'un spécialiste en renom et d'être mêlé à une affaire aussi retentissante.

Ce polygraphe, pour qui quelques pages de plus

ou de moins ne comptaient guère, fit imprimer les *Nouveaux Mémoires d'un Homme de qualité*, où tout un chapitre : « La Panacée » était une diatribe violente contre la Faculté.

Rétif, s'inspirant sans aucun doute des documents fournis par de Préval, dénonçait l'envie des fils d'Esculape, leur soif de lucre :

« La médecine, disait-il, est un Etat dont les Membres... ressemblent aux poux, aux punaises, et aux puces ; à la différence néanmoins que ces animaux sucent les personnes bien portantes, et que les médecins vivent sur les malades ; la médecine est un état nécessaire. Mais cet art, si nécessaire ne serait-il pas abandonné, s'il n'alimente, s'il ne *locuplète* ceux qui l'exercent. Eh quoi de plus antipathique avec les amples honoraires, que d'abréger ou de prévenir les maladies... ! ».

Si l'antidote de Guilbert de Préval, ajoutait-il, venait à « anéantir *venerea lues*, notre mère-nourrice, que deviendraient les jeunes membres non *clarissimes* (et par conséquent encore sans carosse) de la très mortifère Faculté ?

Mais non, les maladies et notamment la *venerea lues* seront (comme de coutume) *suivies* et non *précédées* ; la Plutonique Faculté qui est *Orbi et Urbi Lethum* (comme elle est *Suis et Sibi salus*) ne souffrira jamais qu'on tarisse une des sources de ses finances, absolument nécessaire au soutien, à l'illustration, à la gloire d'un corps aujourd'hui si florissant ».

Et après avoir invité le gouvernement à supprimer les assemblées de corps, mascarades ridicules, dont les niaiseries empêchent les médecins de secourir et consoler ceux qui souffrent, Rétif rendait hommage à son ami Guilbert de Préval :

« Toi que j'honore, s'écriait-il, ô mon ami persécuté ! toi qui as abandonné la science conjecturale, pour servir plus efficacement l'humanité, contre le Monstre ou d'Afrique, ou des Antilles — cher Guilbert — lis pour te consoler cette Iatromachie, dont le fils d'Esculape fut la victime. »

La diatribe de Rétif de la Bretonne eut-elle grande portée ? On peut en douter. Mais en tous cas, le Parlement ne se montrait guère décidé à faire droit à la requête de la Faculté. Les choses traînèrent en longueur et « ce n'est que le 4 mai 1776 que le Parlement permit enfin à la Faculté de tenir la troisième et dernière délibération sur le cas de Préval, d'ailleurs *en présence de l'inculpé* » sauf après ladite assemblée tenue à être statué par ladite Cour sur ledit décret ». Le 5 juin, la Faculté raya définitivement Préval de ses cadres. Mais Préval entama une nouvelle procédure, soutenant que l'arrêt du 4 mai lui donnait le droit d'assister à toutes les réunions des Écoles de Médecine.

Il eut gain de cause ; en effet, le 7 septembre 1776, dit P. Delaunay qui a résumé très clairement (6) ce procès, une sentence du Parlement confirmant l'arrêt ambigu du 4 mai, rétablit le plaignant dans tous

ses droits pécuniaires, perception des émoluments, jetons, sportules, indemnités d'examen, etc. Le doyen Alleaume garda le papier dans sa poche et Préval se présenta à un acte de vespérie le 23 septembre avec tant d'assurance et criant si fort que le Parlement lui en donnait le droit, que tous le crurent. On le laissa même signer sur le registre.

Mais trois jours après, Alleaume ayant lu l'arrêt à ses confrères, ceux-ci protestèrent ; à leur avis cette sentence, comme celle du 4 mai, maintenait provisoirement à Préval les profits pécuniaires attachés aux fonctions doctorales, jusqu'à la fin des débats, mais n'abrogeaient point la quarantaine portée contre lui, et n'annulait pas la radiation de son nom sur les registres.

Cependant Préval, continuant l'équivoque, revint à la Faculté le 2 novembre 1776, flanqué d'huissiers et de procureurs : il tomba en pleine assemblée électorale : son ami Alleaume allait résigner le décanat, et c'est Desessartz qu'on nomma ce soir-là. Les docteurs Bacher, Lezurier, Leclerc, Dumangin firent jeter l'intrus dehors par les appariteurs et fermer la porte au nez de l'huissier porteur de la grosse des arrêts du 7 septembre, ce que l'expulsé fit constater immédiatement par ses accolytes ; il se plaignit même d'avoir été injurié, frappé, excellents motifs pour un procès au criminel !

Préval mobilisa dix-sept avocats, qui lui fournirent un gros mémoire, jugeant cet affront attentatoire à sa dignité d'abord, ensuite à celle du Parle-

ment dont la doctorale cabale méprisait les arrêts.

Et il y formulait ses revendications. Il demandait que les décrets rendus contre lui par la Faculté fussent annulés ; qu'un huissier commis par la Cour soit chargé de les biffer sur le registre des délibérations de la Faculté et que mention soit faite, en marge du dit registre, de l'arrêt à intervenir ; que ledit arrêt soit imprimé, publié et affiché partout où il appartiendrait, aux frais et dépens de la Faculté ; que les doyens Le Thieullier et Desessartz et docteurs régents fussent condamnés à lui restituer les émoluments, jetons et autres droits qui lui revenaient en qualité de docteur-régent et qui lui avaient été retenus ; pour tous les torts faits, tant à sa réputation qu'à sa fortune, par les injures et diffamations publiées contre lui, de Préval réclamait, en outre, 50.000 livres de dommages-intérêts à la Faculté, 6.000 livres à chacun des trois docteurs-régents Maloët, Philip et Gauthier, et enfin la condamnation des trois maîtres sus-nommés et de la Faculté ; solidairement, à tous les dépens.

La Faculté était beaucoup plus modeste dans ses revendications. Elle demandait que ses décrets fussent confirmés et de Préval debouté de toutes ses demandes ; que les imprimés, mémoires et précis dudit de Préval fussent supprimés comme injurieux et calomnieux, tant contre la Faculté que contre quelques-uns de ses membres en particulier, qu'il fut, en outre, condamné à 3.000 livres de dommages-intérêts applicables aux pauvres de la Con-

ciergerie du Palais et à tous les dépens ; enfin, que l'arrêt à intervenir soit imprimé à 2.000 exemplaires et affiché au nombre de 200 aux frais et dépens dudit de Préval (15).

Encore une fois de Préval faillit avoir raison. Le Parlement se fâcha, décréta d' « ajournement personnel » le doyen Desessartz et les docteurs commissaires Leclerc et Dumangin ; d' « assignés pour être oui » Bacher et Lezurier. L'opposition était décapitée : Desessartz suspendu du décanat, et les quatre commissaires de leur capacité, Préval comptait que la direction de la Faculté allait revenir à son allié Alleaume, doyen sortant, et alors censeur en exercice.

La Faculté fut plongée dans l'indignation ; allait-on lui imposer Alleaume, le prévaricateur stigmatisé le 28 août 1776, tandis que son doyen était menacé de prise de corps, mandé devant l'instructeur du Parlement, l'abbé Pommier (avril 1777) et que la justice faisait brèche dans ses rangs, coupables d'avoir voulu sauvegarder la dignité médicale ? Les docteurs remplacèrent au poste de combats les commissaires par Borie, Petit et Lorry, et Desessartz par Delépine, subrogé doyen, homme retors, et qu'Astruc avait jadis surnommé le procureur » (6).

Et on fit intervenir les experts. L'abbé Tessier, docteur régent, de Horne, médecin de la comtesse d'Artois, le chirurgien de Marges furent chargés

d'analyser l'élixir de Préval ; on trouva qu'il était composé de « sublimé corrosif décomposé par l'eau de chaux » (16) ; et comme il ne donna aucun résultat sur des malades de l'hôpital des Gardes françaises, il fut déclaré inutile et dangereux.

Maloët, Coquereau, Lezurier rédigèrent alors un mémoire justificatif et les avocats de la Faculté des remontrances : le 28 avril 1777, refutant la requête de Préval en date du 8, la Faculté proclama que ses décrets de radiation étaient inattaquables ; qu'au cas où ils seraient caducs, la *requête* de Préval était un moyen d'opposition illégal, et que l'*appel* était la seule voie de protestation légitime en pareil cas ; qu'enfin la Faculté pouvait et devait maintenir ses droits sans manquer de respect au Parlement, et que la rébellion n'avait jamais été son dessein. Le 13 mai, dix jurisconsultes confirmèrent les remontrances par une nouvelle consultation ; d'ailleurs, le 19 avril, l'assemblée des docteurs avait décidé de faire porter cette défense par une délégation chez le premier président du Parlement, les présidents à mortier ; de la répandre dans le public ; de suspendre ses réceptions, cérémonies et actes publics jusqu'à gain de cause ».

Devant cette menace de grève et peut être aussi parce qu'elle désirait en finir avec cette affaire qui traînait depuis cinq ans, la justice, jusque-là favorable à Guilbert de Préval, accueillit les demandes de la Faculté ; l'avocat général Séguier se laissa convaincre par l'éloquence de M. de Bonnières, avocat

de la Faculté et par le plaidoyer du vice-doyen de l'Epine.

Si bien que, le 13 août 1777, le Parlement prononça devant tous les docteurs accourus en grand costume, la condamnation de Guilbert de Préval : débouté de toutes ses demandes, privé du droit de vendre son remède, forcé de faire imprimer l'arrêt fatal à 100 exemplaires, dont 20 à afficher, il dut en outre solder tous les dépens et 12 l. d'amende.

Ainsi la Faculté sortait victorieuse de ce long procès ; mais, dit Ed. Bonnet (15) ce fut un des derniers succès dont elle put s'enorgueillir ; attachée à des doctrines surannées, opposée à toutes les innovations et à tous les progrès, son autorité déclinait de jour en jour et la création de la Société Royale de Médecine (août 1778) allait bientôt lui porter un coup dont elle ne devait pas se relever ».

CHAPITRE VI

LES DERNIÈRES ANNÉES DE GUILBERT DE PRÉVAL

Que devint Guilbert de Préval après son exclusion de la Faculté ? Ses biographes (6) (15), n'ayant plus trouvé trace de lui, pensent qu'il alla demander asile au duc des Deux-Ponts.

Il suffit de lire l'œuvre de Restif de la Bretonne pour voir que Guilbert de Préval ne quitta point Paris et qu'il continua à appliquer son *Eau fondante antivénérienne*. Sans doute le faisait-il avec plus de discrétion et peut-être un peu moins de profit.

L'*Eau de salubrité*, ainsi qu'on appelait encore ce spécifique, avait été dénoncée par la Faculté, comme sans action. Cette opinion avait été propagée par quelques insuccès retentissants comme celui que relatent les *Mémoires secrets* (9).

« Le fils du duc de Duras, après s'être oint de ce baume antivénérien, crut pouvoir se livrer à tout ce que la débauche la plus crapuleuse peut inspirer, mais il en fut amèrement puni et le recours aux remèdes curatifs contre cette maladie se fit bientôt sentir. »

Et l'on avait même fait des épigrammes, comme celui-ci (17) :

Placet en main, gentille aventurière
Eut de Sartines audience un beau soir ;
De son œil vif l'efficace prière,
En sa faveur dispose l'homme noir,
Qui doucement vous l'entraîne au boudoir,
Sur un sofa la belle tombe et crie :
« Eh Monseigneur, lisez donc le placet,
Puis en pâmant elle dit : c'est, c'est, c'est
Contre Préval qui ne m'a pas guérie !

Cela n'empêcha point Guilbert de Préval de continuer à être un médecin fort recherché. Rétif lui confiait toujours ses amies de rencontre et il raconte (18) que, le 20 janvier 1785, il fut convié chez son « bon ami Guilbert » à un dîner auquel assistaient le duc de Gèvres, Goldoni, Prévile, de la Comédie française, et une baronne allemande du corps diplomatique, une actrice des Italiens, le médecin Robert, le chirurgien Duhamel, etc.

Usé, mais toujours actif, l'ex-médecin de la Gourdan finit par quitter ce monde en 1788. Retif de la Bretonne le pleura sincèrement. « C'était le plus ancien de mes amis, dit-il (19). Il m'a constamment fourni tous les soulagements possibles, par ses conseils et les remèdes convenables, depuis 1774, époque de notre connaissance. Je lui dois une partie de mes plus saines idées en physique. »

Et il composa son épitaphe dans les *Nuits de Paris* :

« Ci-git le docteur Guilbert de Préval qui a guéri soixante mille personnes de 1772 à 1788 (20). »

Après la mort de Guillebert de Préval, sa veuve continua la vente de l'*Eau fondante*. Girtanner note (7) en 1789 que c'est encore un remède d'un usage courant en France. En 1795, Rétif de la Bretonne en use encore pour traiter sa strangurie (21).

A partir de cette date, nous n'avons plus trouvé trace de ce remède secret qui occupa une si grande place dans la chronique scandaleuse du xviii^e siècle et qui, avant d'être considéré comme tel, tint pendant cinq ans la Faculté en échec.

CONCLUSIONS

Guilbert de Préval, docteur-régent, professeur de matière médicale à la Faculté de Paris, qui finit par s'en séparer après des luttes épiques, médecin des temples de Cythère, est le type du charlatan tel que l'a connu le XVIII^e siècle.

Son *Eau fondante antivénérienne*, au point de vue historique, peut prendre place dans les essais de prophylaxie antivénérienne. Mais lancée par un individu sans scrupules, à grands renforts de réclame, elle rentre surtout dans la catégorie des remèdes secrets, si nombreux à cette époque, contre lesquels la Faculté eut à lutter maintes fois sans l'appui d'aucune législation précise.

Vu : *Le Doyen,*

ROGER.

Vu : *Le Président de la thèse,*

MÉNÉTRIER.

Vu et permis d'imprimer.

Le Recteur de l'Académie de Paris,

CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

1. L'Espion anglois ou correspondance secrète entre milord All'eye et Milord All'ear. Nouvelle édition revue, corrigée et considérablement augmentée. A Londres, chez John Adamson. MDCCLXXXIII, Lettre X, t. VI, pp. 264-286.
2. Commentaires de la Faculté de Médecine de Paris (1777-1786), pub. par Pinard, Varnier, Hartmann, Widal Stenheil. Paris, 1903, pp. 61-65.
3. CAPON. — Les maisons closes au XVIII^e siècle, p. 182. Daragon. Paris, 1903.
4. Ouvrage de Pénélope ou Machiavel en Médecine, par Aletheius Demetrius (La Mettrie), 2 vol. in-12, 1748.
5. GUILBERT DE PRÉVAL. — Précis signifié, servant de réponse à deux libelles, etc., cité par *l'Espion anglois*, t. VI, p. 264.
6. DELAUNAY (PAUL). — Le Monde médical parisien au XVIII^e siècle. Thèse de Paris, 1906, in-8, 480 + XCII p.
7. GIRTANNER (CHRISTOPH). — Abhandlung über die venerische Krankheit. Göttingen, 1789, 3 vol. in-8, t. III, p. 780.
8. Mémoires secrets, t. V, p. 296 (6 mai 1771).
9. — t. V, p. 307 (10 juin 1771). Toute l'histoire des démêlés de Préval est rapportée dans les mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des lettres (mémoires dite de Bachaumont) aux dates ci-après : 1771, 6 mai, 6 juin, 10 juin ; 1772, 22 décembre ; 1773, 13 mars, 9 septembre, 1 et 3 octobre ; 1776, 14 mars,

14 mai, 18 juillet ; 1777, 4 avril, 8 avril, 9 avril, 10 avril
19 avril, 9 mai ; 31 mai, 12, 21, 30 juin, 16 juillet, 27 novem-
bre.

10. RESTIF DE LA BRETONNE. — Monsieur Nicolas ou le cœur
humain dévoilé, t. III, p. 252. Editions Louis Michaud,
3 vol. in-12. Paris, s. d.
12. DEFRANCE (EUGÈNE). — Vieilles façades parisiennes. La mai-
son de Madame Gourdan. Documents inédits sur l'his-
toire des mœurs à la fin du xviii^e siècle, 2^e éd., p. 80,
in-12. Paris, 1908.
13. Espion anglois, t. II, p. 425, t. XXIV.
14. AVALON (J.). — Une diatribe de Restif de la Bretonne contre
la médecine. *Bul. de la Société française d'histoire de
la médecine*, t. XV, n^o 5-6, mai-juin 1921, pp. 169-182.
15. BONNET (ED.). — Une cause médicale célèbre : Procès de
Guilbert de Préval médecin spécialiste des maladies
vénériennes, avec la Faculté de Médecine de Paris, 1772-
1777. *Journal de Médecine de Paris*, 1904, pp. 99-100.
16. *Journ. de Médecine, chirurgie, pharmacie*, juill. 1777, p. 20.
17. *Le Bibliophile fantaisiste*, 1859, p. 190.
18. RESTIF DE LA BRETONNE. — Monsieur Nicolas, éd. Michaud.
t. III, p. 231.
19. — t. III, p. 224.
20. — Les Nuits de Paris, pp. 1065, 2003, 2012.
21. — Monsieur Nicolas. Editions Jonquières. 4 vol. in-8. Paris,
1923-1925, t. IV, p. 252.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION.....	9
CHAPITRE PREMIER. — Les débuts de Guilbert de Préval.	11
CHAPITRE II. — L'Eau fondante antivénérienne.....	14
CHAPITRE III. — Premiers démêlés avec la Faculté. 1772-1773.....	18
CHAPITRE IV. — Les fréquentations de Guilbert de Préval. La maison de la Gourdan.....	24
CHAPITRE V. — Continuation du procès 1773-1774. L'intervention de Restif de la Bretonne, 1774. Condamnation de Guilbert de Préval, 1777.....	27
CHAPITRE VI. — Les dernières années de Guilbert de Préval	35
CONCLUSIONS.....	39
BIBLIOGRAPHIE	41

